

LE TROISIÈME LIVRE
DE LA SECONDE PARTIE
D'ASTRÉE.

Lors que Silvandre s'endormit, la nuit estoit desja tant avancée, qu'il ne s'esveilla que le soleil ne fust fort haut. Et au contraire, le berger, qui la nuit avoit discouru avec le druide, fut aussi matineux que l'aurore. Et parce que le lieu de sa demeure estoit pres de là, de fortune se promenant selon sa costume, il apperceut Silvandre endormy, et desireux de le cognoistre (parce que depuis plus d'un mois qu'il faisoit sejour en ce lieu, il n'y avoit rencontré berger de sa cognoissance), il s'approcha doucement de luy ; mais il n'eust plustost jetté l'œil dessus, qu'il le recogneut pour l'un de ses plus grands amis, et telle cognoissance luy fit venir les larmes aux yeux, pour le souvenir de sa vie passée. Et se retirant quelques pas en arriere, et se couvrant d'un gros arbre pour n'estre apperceu de luy, si de fortune il s'esveilloit, il le considera quelque temps fort attentivement, et dit en fin d'une voix assez basse : Tres-cher amy, et tres-fidelle compagnon Silvandre, que ta rencontre m'apporte de plaisir et d'ennuy ! car nostre amitié ne veut pas que la tristesse où je vis m'empesche de me resjouir en te voyant. Et toutesfois ceste veue me remet en la memoire l'heureuse vie que j'ay passée depuis que j'eus ta cognoissance, jusques à la cruelle sentence que ma bergere prononça contre moy. Sentence dont je ne me puis souvenir, que plein de regret je n'appelle la mort à mon secours, esprouvant bien veritable ce que l'on dit, qu'il n'y a rien de si miserable que celui qui perd le bon-heur possédé. Mais qui pourroit sans larmes avoir la memoire de ma felicité passée, et la veue de ma misere presente ? A ce mot il se teut, et croisant les bras, se retira encores deux ou trois pas, par ce qu'il le vid remuer, et en même temps se tourner d'un costé sur l'autre, disant assez haut : Ah ! belle bergere, combien cruellement traitez-vous ce pauvre berger ? L'estranger cogneut bien qu'il dormoit, mais ne sachant de quel berger il vouloit parler, il s'approche de luy, et luy regardant le visage, le vid tout couvert de pleurs, qui trouvoient passage sous les paupieres, quoy qu'elles fussent closes. Il jugea lors que c'estoit de luy mesme de qui il entendoit parler, ce qu'il trouva fort estrange, se ressouvenant que son humeur avoit tousjours esté si contraire à l'amour, qu'outre le surnom d'incogneu, on le nommoit bien souvent le berger sans affection. Mais considerant la force qu'une beauté peut avoir, il creut en fin qu'il n'avoit non plus esté exempt des blesseures d'amour que les autres bergers de son aage. Et se confirma d'avantage en ceste opinion, se resouvenant de ce qu'on luy avoit dit de la gageure de luy et de Phillis. Ceste consideration luy fit dire en la regardant : Ah ! Silvandre, que tu es à ceste heure peu capable de conseiller autruy, puis que tu es aussi necessiteux, à ce que je vois, de bon conseil, que nul autre. Pour l'amitié que je te porte, je supplie amour qu'il te soit plus pitoyable qu'il ne m'a point esté, et qu'il donne à ta fortune un tour plus heureux qu'à la mienne.

A ce mot, se reculant doucement, il se retira au lieu de sa demeure. Mais il ne se fut plustost assis sur le bord de son lict, que revenant à penser à la rencontre qu'il avoit faite, il se representa l'amitié que Silvandre luy avoit tousjours portée, la grande familiarité qui avoit esté entr'eux, et comme la fortune le luy avoit amené le premier en ce lieu. Est-ce point, disoit-il, pour donner commencement à une plus douce vie, et qu'elle soit desormais lasse de me travailler ? Cela ne peut estre, disoit-il, puis que rien ne me scauroit rendre moins miserable que je suis, sinon la seule mort, et qu'il y a plus de sortes de peine que de puissance pour les supporter. Seroit-ce point, peut-estre, que le Ciel prevoyant la fin de mes jours, ait conduit

vers moy Silvandre, l'un de mes plus grands amis, pour en son nom de tous les autres me venir dire le dernier adieu ?

Ceste pensée le retint quelque temps, en fin elle fut cause de le faire resoudre à chose qu'il n'eust jamais pensée, qui estoit d'escire à sa maistresse, par ce que le rigoureux commandement, qu'elle luy avoit fait en le bannissant de sa presence, luy en ostoit la hardiesse. Mais pensant asseurement que ses jours estoient pres de leur fin, il jugea d'estre obligé à ne partir point de ceste vie, sans prendre congé d'elle en quelque sorte. Il prend donc la plus, il escrit et raye plusieurs fois la mesme chose, approuve ce qu' auparavant il a desaprouvé, et en fin luy escrit ce que cent fois il avoit effacé, et apres avoir plié la lettre, met au dessus : A la plus belle et plus aymée bergere de l'univers.

Et reprenant le chemin par où il estoit venu, retourne où il avoit laissé Silvandre, et s'approchant doucement de luy, avant que luy mettre ceste lettre en la main, la baisant deux ou trois fois : Ha trop heureux papier, dit-il, si ton bon-heur te porte entre les mains de celle de qui depend tout mon contentement, touche luy si vivement le cœur, que si la compassion n'y peut trouver place, le souvenir du passé, et le tesmoignage de la miserable vie que je fay, la contraignent de croire qu'encores qu'elle soit entierement changée envers moy, toutesfois mon affection ne le sera jamais envers elle. Et toy, Silvandre, dit-il, se tournant vers son amy, et la luy mettant dans la main, si ton amour te permet d'avoir encor des yeux pour voir la beauté de celle à qui ce papier s'adresse, donne-le luy, berger, je te supplie, et fay ce bon office à ton amy, comme le dernier qu'il espere jamais recevoir, ny de toy ny d'autre. Il disoit cela, sur l'opinion qu'il avoit de ne pouvoir longuement continuer sa vie en ceste sorte. Ainsi se partit ce berger, tant affligé qu'il s'en alla les bras pliez l'un dans l'autre, et les yeux contre terre, jusques en sa demeure, et tres à propos pour n'estre apperceu de Silvandre, qui s'esveilla en mesme temps.

Et parce que le soleil estoit desja fort haut, il regardoit de quel costé il prendroit son chemin pour s'en retourner, lors que frottant ses yeux, pour en chasser entierement le sommeil, il y porta la main, où le berger luy avoit mis la lettre. Son estonnement fut grand, lors qu'il la vid, mais beaucoup plus, quand il leut à qui elle s'adressoit. Dors-je, disoit-il, ou si je veille ? est-ce en songe, ou en effect que je vois ceste lettre ? Et lors la considerant : Je ne dors point, continuoit-il, il est tout certain que je veille, et que je tiens en la main une lettre qui s'adresse à la plus belle, et plus aymée bergere de l'univers. Mais si je ne dors point, pourquoy ne sçay-je qui me l'a donnée ? L'avois-je quand je me suis endormy ? Je ne l'avois point, et faut de nécessité que durant mon sommeil quelqu'un me l'ait mise dans la main. Et cela pourroit bien estre, car qui est celuy d'entre tous les dieux qui n'a point aymé les beautez de la terre ?

Amour mesme qui est celuy qui blesse les autres, n'en a pas esté exempt, de sorte qu'il semble qu'ils jugent nos bergeres plus belles que leurs déesses. Et pourquoy ne croiray-je pas que quelq'un des immortels, ou quelque Faune, et demy-dieu ayant veu ceste belle Diane n'en soit devenu amoureux ?

Et lors se taisant et rentrant en peu luy mesme : Mais que vay-je recherchant, disoit-il, qui luy a escrit ceste lettre ? voyons la : sans doute elle nous le fera mieux sçavoir que tout autre. Et despliant le papier, il la leut du commencement jusques à la fin ; et lors qu'il y trouvoit quelque chose semblable à ce qu'autresfois il avoit pensé (comme bien souvent diverses personnes tombent, en un mesme subject, sur une mesme conception) il y mettoit la pointe du doigt dessus, et en trouvant une autre, il la marquoit de mesme. Mais quand il leut à la fin de la lettre, le plus infortuné comme le plus fidelle de vos serviteurs. O ! s'escria-t'il, il n'en faut plus douter, c'est moy sans doute qui ay fait ceste lettre ; et faut par nécessité que le demon qui a soucy de ma vie, ayant leu les pensées de mon ame, les ait escrites en ce papier ; afin de les faire voir à Diane. Et de fait, il n'y a point de beauté, qui puisse causer de si violentes

passions, que celles que je lis icy, si ce n'est celle de ma maistresse et il n'y a point d'amant qui soit capable de concevoir tant d'affection, si ce n'est Silvandre ; de sorte qu'il ne faut plus mettre en doute, que ceste lettre s'adressant à la plus belle et plus aymée bergere de l'univers, je ne la doive donner à Diane, et qu'estant escrite par le plus fidelle et plus infortuné amant, ce ne soit par Silvandre, infortuné, d'autant qu'il aime la plus belle bergere de l'univers, et que ceste bergere s'est rencontrée la moins sensible à l'amour, de toutes celles qui doivent estre aimées. Silvandre s'alloit ainsi persuadant que cette lettre s'adressoit à Diane, et desirant qu'elle veist de quelle sorte il estoit traité, apres avoir remercié son favorable demon, duquel il pensoit avoir receu ce bon office, il prit le chemin qui luy sembla le plus court pour retourner en son hameau, avec dessein que si, en y allant, il ne rencontroit Diane, il se mettroit en queste d'elle aussi tost qu'il auroit disné. Et de fait, ne l'ayant point trouvée, se despeschant le plus promptement qu'il peut du repas, il sortit son troupeau de l'estable qui l'appelloit, comme ayant attendu, et prit le sentier qui conduisoit à la fontaine des sicomores, esperant d'apprendre là de ses nouvelles. En quoy il ne fut point deceu ; car estant arrivé à l'entrée de la grande prairie qui la touche, et estendant la veue de tous costez, il luy sembla de la voir avec Astrée, assise à l'ombre de quelques buissons. Amour le rendit incontinent desirieux d'ouyr leurs discours, sans estre apperceu, luy semblant qu'elles estoient fort attentives à leur ouvrage. Et pour venir à bout de son dessein se remettant dans les bois d'où il sortoit, il alla suivant les arbres jusques près du lieu où elles estoient, si doucement que, sans estre apperceu, il pouvoit ouyr tout ce qu'elles disoient, ayant laissé son troupeau un peu derriere dans le bois, sous la garde de ses chiens. Et en ce mesme temps Astrée parloit de cette sorte à Diane : C'est sans doute que Phillis ne mérite pas que vous preniez cette peine, et moins encores de porter ces beaux cheveux. Et faut que j'advoue que je me sens en quelque sorte touchée de jalousie, quoy que je n'aye point fait fait de gageure avec elle, comme Silvandre ; car je ne voudrois pas qu'elle ny personne du monde eust meilleure part en vos bonnes graces que moy. – Belle Astrée, respondit Diane, c'est moy qui dois desirer de vous la faveur de vostre amitié, ce qu je fay de telle sorte, que je ne cederay jamais à personne en ceste volonté, non pas mesmes à cette Phillis dont vous parlez, et qui me donneroit bien plus de sujet de jalousie, si je ne cognoisse qu'il est bien raisonnable que mon affection vous soit connue autant que la sienne, avant que vous m'aimiez autant que vous l'affectionnez. – Ma sœur, luy repliqua Astrée, vos merites surpassent de tant tous les autres, qu'ils ne vous rendent point subjecte pour estre aymée à la loy commune. – Et toutesfois, luy respondit Diane, combien m'a-t'il fallu demeurer aupres de vous, avant que d'avoir obtenu ce bon heur ? – J'advoue, dit Astrée, que j'ay esté aveugle de vous avoir veue, et ne vous avoir particulièrement aimée jusques icy, ou il faut confesser que nous ne sommes point maistresses de nos volontez, mais quelque plus haute puissance qui en dispose comme il luy plait. Diane en sousriant et baissant doucement les yeux, luy respondit : Vos paroles, ma sœur, me feroient rougir, si je n'estois du tout à vous ; mais ceste volonté qui me rend telle, me les fait recevoir pour des faveurs, encores que venant de quelque autre je les deusse tenir pour des mocqueries. – Vous offenseriez, dit incontinent Astrée, et l'amitié que je vous porte, et celle que vous m'avez promise. – Elle m'est, adjousta Diane, trop sainte et trop sacrée pour l'offenser, et par ainsi je croiray pour vous obeir, et pour mon contentement, que ce sont des louanges, que toutes fois je n'advoueray jamais proceder de verité, mais de l'amitié que vous me portez, qui fait voir les choses beaucoup plus grandes que veritablement elles ne sont, ainsi que le verre mis devant les yeux. – Si vous ne me voulez tenir, luy respondit Astrée, pour personne de peu de jugement, croyez que c'est verité et amitié. – L'une ou l'autre, adjousta Diane, ne peut que me contenter infiniment ; car quant à la verité, je l'estime, et pour vostre amitié je la desire par

dessus toute chose. Et à ces mots, ouvrant les bras l'une et l'autre, et se les jettant au col, s'embrassèrent et baisèrent avec une si entière affection, que Silvandre qui les voyoit, desira plusieurs fois d'estre Astrée, pour recevoir telles faveurs au nom de qui que ce fust. Après elles se rassirent, et se remettant à l'ouvrage qu'elles avoient laissé, il luy sembla qu'elles le nommoient. Cela fut cause que pour les mieux escouter, il s'approcha davantage d'elles, et passant la veue entre les feuilles et les branches du buisson, il vit que sa maistresse faisoit un brasselet de ses cheveux, qu'il recogneut aisément, tant pour ce qu'il en avoit ouy dire à Astrée, que d'autant qu'il n'y avoit bergere sur les rives du Lignon, qui les eust semblables. Et lors qu'il commençoit d'estre jaloux que quelque autre les portast que luy, luy semblant que sa seule affection les pouvoit meriter, il ouyt qu'Astrée disoit : Silvandre ne sera pas sans jalousie quand il verra son ennemie plus favorisée que luy. – Je croy, respondit Diane, que ce n'a esté qu'à cette intention qu'elle me les a demandez. – Je le pense aussi, adjousta Astrée, mais vous faites tort au berger, et si vous favorisez l'un plus que l'autre, vous manquez à vostre parolle, ayant promis le contraire. – Ny leur gageure, repliqua Diane, ny l'avantage que je fais à Phillis, ne sont pas de grande importance, outre que le berger ne m'en a point requis. – Et par vostre foy, dit alors Silvandre, se faisant voir à l'impourveue, s'il vous en supplie, les luy accorderez-vous ? Les bergeres furent toutes surprises l'oyant parler, et leur estonnement fut tel, qu'elles demeurèrent long temps sans dire mot, et ne faisoient que se regarder l'une l'autre, parce qu'elles craignoient qu'il eust ouy les discours qu'elles avoient tenus quelque temps auparavant qu'il arrivast.

En fin Astrée fut la première, qui reprenant la parole, luy dit : Et quoy, Silvandre, vostre discretion vous a-t'elle permis d'escouter les secrets d'autruy ? et avez-vous eu si peu de respect à vostre maistresse, lors qu'elle vouloit n'estre ouye que de moy ? – Je ne sçay, respondit Silvandre, de quels secrets vous m'accusez ; mais si fay bien, que la curiosité qui m'a conduit icy, n'a esté que pour ouyr de la bouche de ma maistresse mes propres secrets. Car c'est d'elle et non de moy que je les dois apprendre, et suis tres-marry d'y estre arrivé si tard, puis que les paroles que j'ay ouyes ne m'ont appris autre chose que les nouvelles de ce brasselet dédié encore qu'avec injustice, à Phillis. – Vous ne devez point, respondit Astrée, estre marry de n'estre arrivé plus tost, puis que vous n'eussiez fait une moindre offence, de desrober ainsi les secrets de vostre maistresse, que celui qui vola le feu du ciel, et par raison vous n'en devriez pas attendre un moindre chastiment. – Ce ne sera jamais, respondit Silvandre, la crainte du supplice qui m'empeschera d'avoir ceste curiosité ; car j'estime de sorte le moyen de luy rendre preuve de mon affection, que toutes sortes de peines me sont douces pour ce sujet. – Et comment, luy dit Astrée, luy en penseriez-vous rendre tesmoignage par cette voye ? – Je le vous diray, belle bergere, respondit Silvandre. Ne seroit-ce pas luy en rendre un tres-assuré, si sçachant ce qu'elle desire estre secret, je le celoie, et que par ainsi il ne fust moins secret qu'il étoit, avant que je l'eusse sceu, puis qu'au siecle où nous sommes, l'on ne dit pas seulement tout ce que l'on sçait, mais aussi tout ce qu'on s'est imaginé ? – En cela, respondit Astrée, vous feriez paroistre une grande discretion. – Mais plus encores, dit-il, une grande affection. – Pour la discretion, adjousta Astrée, je l'avoue ; mais pour l'affection, je m'en remets à celle à qui elle s'adresse. – Aussi, repliqua le berger, le dis-je pour elle. Et voudrois, puis qu'il a fallu que Silvandre, autresfois tant ennemy de l'amour, ayme et adore maintenant quelque chose, que pour le moins son amour fust recogneue. Et lors s'adressant à la belle Diane, il continua : Mais d'où vient, ma belle maistresse, que vous ne respondes rien à ce que je dis, et qu'il semble que mes discours ne vous touchent point ? – Je croy, respondit Diane, que c'est le desplaisir que je ressens desja de ne devoir plus estre vostre maistresse que douze ou quinze jours. – Si ceste douleur, dit le berger, procede de ceste

playe, vous y pouvez aisement remedier, obligeant autant Silvandre par vos faveurs à continuer le service qu'il vous rend, que veritablement vos beautez et vos perfections m'y ont contraint jusques icy. – Ah ! Silvandre, respondit Diane, ne parlons plus de faveurs ny de service, le terme des trois mois de vostre feinte estant passé. Ce vous seroit trop de peine de forcer plus long temps vostre naturel. – Belle bergere, respondit Silvandre, n'en faites point de difficulté pour la consideration de ma peine ; car ce n'est tant de plaisir de faire service à une personne si pleine de merite, que quand mon naturel seroit encores beaucoup plus contraire à l'amour, si ne laisserois-je de le continuer avec contentement. – Quand cela seroit, dit Diane en sousriant, vous n'auriez accordé qu'avec une des parties ; car encores que vostre naturel y consentist, vous ne devez jamais esperer que je m'a accorde pour l'interest que j'y ay. Ces paroles toucherent de sorte au cœur de Silvandre, cognoissant combien il avoit peu gagné sur sa volonté, que ne pouvant cacher le desplaisir qu'il en ressentoit, son visage par un changement de couler le descouvrit. De quoy Astrée s'appercevant : Vous est-il, luy dit-elle, survenu quelque defaillance de cœur ? – Il est bien mal-aisé, repliqua le berger, que ces cruelles paroles de ma maistresse ne m'affligent ; mais ne croyez pourtant que le cœur jamais me deffaille, quoy qu'elle est le Ciel puissent ordonner de mon contentement et de ma vie. – N'est-ce point, respondit Astrée, temerité plustost que courage qui vous fait deffier deux telles puissances ? – Ce n'est, repliqua le berger, ny temerité ny courage, mais une tres-veritable et tres-fidelle amour qui me fait parler de ceste sorte. Tels estoient leurs discours, par lesquels Diane cognoissoit que veritablement elle estoit aimée. Silvandre prevoit beaucoup de peine et peu d'esperance, et Astrée jugeoit qu'amour jettoit en leur ame les fondements d'une tres-belle et tres-longue amitié. Et quoy que tous trois eussent diverses pensées, si furent-elles toutesfois veritables, comme nous dirons cy-apres. Mais interrompant la suite de ces discours, et s'adressant à Diane : J'ay sceu, dit Silvandre, belle maistresse, que le brasselet que vous faites de vos cheveux a esté promis à Phillis, pour vous rachetter de son importunité. Si cela est, vous estes obligée de favoriser Silvandre autant comme elle, et afin que l'on ne vous croie point estre partiale, vous nous devez traiter egalement (si toutesfois l'affection que vous faites naistre en mon ame peut recevoir esgalité de quelque autre). – Et pourquoy non ? respondit Astrée, prenant la cause de Phillis contre luy, si toutes deux procedent d'une mesme cause : les mesmes grains produisent bien de differents epis. – Et pourquoy, luy dit-il, ne voulez-vous avouer qu'encores que la cause de nostre affection soit semblable, toutesfois les effets en puissent estre differens ? – L'experience, repliqua Astrée, me l'apprend, car celle de Phillis a obtenu ce qui sera refusé à la vostre. – Cela, respondit le berger, n'est pas defaut d'amour, mais de fortune ; et toutesfois, puisque la goutte d'eau tombant plusieurs fois sur le rocher, le cave par succession de temps, pourquoy ne dois-je esperer que mon amour et mes prieres longuement continuées, pourront bien autant sur la dreté de ceste belle ? Et lors, se jettant à genoux devant elle, apres l'avoir quelque temps considerée, ou plustost adorée : Si l'amour, luy dit-il, belle maistresse, a quelque intelligence avec la beauté, et si les prieres, qu'on dit estre filles de Jupiter luy font tomber les foudres de la main, seroit-il possible que l'extreme affection de Silvandre, et les tres-ardentes supplications qu'il vous fait ne puissent obtenir de la part d'amour envers vostre beauté, et de la part du grand Dieu envers vostre ame, autant de faveur que la foible amitié et l'importunité de Phillis ont desja obtenu de vous ? Si cela est, avec raison je diray, que pour estre aimé, il ne faut point aimer, ny pour vaincre la dreté d'une ame, user de prieres, mais seulement feindre et importuner. Silvandre adjousta plusieurs autres semblables paroles, par lesquelles ces bergeres s'alloient tousjours d'avantage asseurant de l'amour qui prenoit naissance en luy. Et Astrée qui recognoissoit que la volonté de Diane n'estoit pas trop esloignée d'accorder à

Silvandre, elle fit en sorte que le brasselet dédié à Phillis fut donné au berger, avec promesse toutesfois qu'il ne le garderoit que jusques à la fin du terme qu'il la devoit servir, qu'elle pensoit devoir finir dans peu de jours. A quoy, apres quelque difficulté, le berger s'accorda, se ressouvenant que le terme qu'il la devoit servir par feinte se paracheveroit bien tost, mais que celuy qu'il la devoit servir à bon escient, dureroit autant que celuy de sa vie. Il seroit mal-aisé de raconter les remerciements de Silvandre, mais plus encores le contentement qu'il en ressentit ; et suffira de dire que luy-mesme, qui autresfois avoit tant mesprisé les faveurs d'amour, et qui ne pouvoit se figurer qu'en semblables folies (car telles les souloit-il nommer) on peust trouver quelque sorte de contentment, avoua en cette occasion, qu'il n'y avoit point de felicité esgale à celle que ceste faveur luy faisoit ressentir. Et lors que par des paroles confuses en sa joye, il l'alloit representant le mieux qu'il luy estoit possible, il sembla qu'amour la luy voulust rendre plus entiere, faisant arriver la bergere Phillis. Car si celuy ne se peut dire heureux de qui le bon heur n'est cogneu de personne, il s'ensuit que plus l'heur que l'on possede est cogneu, l'on est aussi plus heureux, et encores plus lors que ce bien ne procede pas de la fortune, mais du merite. Aussi tost que Silvandre la vit, il courut vers elle, et luy monstrant le bras où il avoit desja fait attacher le bien-heureux bracelet, le luy passoit devant les yeux, et luy demandoit : Quelles arres sont celles-cy de ma prochaine victoire ? Phillis qui venoit de chercher Lycidas, pour le desir qu'elle avoit de le sortir de sa jalousie, et qui ne l'avoit sceu trouver, s'en revenoit si triste, et si lasse, qu'il ne luy fut pas malaisé de contrefaire la courroucée, ny necessaire de changer de visage, pour tesmoigner le desplaisir que cette faveur luy rapportoit. Et parce que le berger l'importunoit fort, non pas en cette action, comme elle faignoit, mais d'autant que c'estoit de luy, de qui Lycidas estoit jaloux, elle luy dit, le plus rudement qu'elle peut : Les arres que vous monstrez, le sont plustost de vostre peu de merite, que de vostre prochaine victoire, et c'est ainsi que pour rendre les charges justes, on a de coustume de faire. – Et comment l'entendez-vous ? respondit le berger. – Je veux dire, repliqua-t'elle, que du costé qui est trop leger, on met quelque chose de pesant pour contreballancer l'autre, jusques à ce que le voyage soit finy, mais estant arrivez, l'on le descharge, et la bale demeure tousjours de son poids. Aussi jusques à ce que nous ayons achevé nostre terme, Diane va sagement par ses faveurs appesantissant le costé qui est le plus leger, mais apres elle jugera sans avoir égard à la pesanteur de mon affection, et à la legereté de vostre peu de merite ; et lors Dieu sçait à qui sera cette prochaine victoire dont vous parlez. Silvandre en sousriant, luy respondit : C'est bien mieux la coustume des miserables d'estre envieux, et d'amoindrir par leurs paroles le bien d'autruy, qu'ils estiment infiniment. Phillis sans repliquer passa outre, et vint vers les deux bergeres, ausquelles elle usa d'abord tant de reproches, qu'il sembloit qu'elles luy eussent fait une tres-grande offence. Et parce que Diane rejettoit le tout dessus Astrée, et qu'Astrée ne s'en pouvoit bien excuser, Silvandre prenant la parole toutes deux, et s'adressant à Diane, luy dit : Considerez, ma maistresse, comme amour est prudent, et avec combien de sagesse il conduit les actions de ceux qu'il luy plaist. Vous avez creu jusques icy que Phillis vous aimoit, et je ne sçay qui n'y eust esté en quelque sorte deceu par ses faintes. Amour qui recognoist l'interieur des ames, à fin de vous destromper, a esté cause que vous m'avez favorisé de ses cheveux, non pas seulement pour marque de mon affection, mais encore pour faire decouvrir à cette trompeuse, la fausseté de la sienne par sa jalousie ; car s'il est impossible que deux contraires soient en mesme temps en mesme lieu, il l'est encores plus que l'amour et la jalousie soient en mesme cœur. Ce qui faisoit tenir ces propos à Silvandre, c'estoit pour tourmenter d'avantage Phillis ; parce que sçachant la jalousie de Lycidas, il ne faisoit nul doute qu'il ne la mist fort en peine, en luy proposant que l'amour ne pouvoit estre avec la jalousie. Aussi, elle qui se sentoit toucher si

vivement, ne peut s'empescher de luy respondre : Quelle raison, berger, avez-vous, pour soustenir une si mauvaise opinion ? – Celle, dit-il, qui vous la devoit faire avouer si vous aviez pour le moins quelque connoissance de la raison ; L'amour n'est-ce pas un desir ? et tout desir n'est-il pas de feu ? et la jalousie, n'est-ce pas une crainte ? et toute crainte n'est-elle pas de glace ? et comment voulez-vous que cet enfant gelé soit né d'un pere si ardent ? – Des caillous, respondit Phillis, qui sont froids, on en voit bien sortir des estincelles qui sont chaudes. – Il est vray, repliqua Silvandre, mais jamais du feu ne proceda le froid. – Et toutesfois, reprint Phillis, du feu mesme procede bien la cendre qui est froide, le feu n'y est plus. A cette replique Phillis demeura troublée, et plus encores quand Diane prenant la parole : De mesme, dit-elle, quand la froide jalousie naist, il faut que l'amour meure. – Mais ma maistresse, repliqua Phillis, je ne doute point que mon ennemy n'ait la victoire, ayant un si bon second que vous estes. Et se tournant vers Astrée : Et vous, belle bergere, continua-t'elle, vous ne pouvez éviter le blasme de mauvaise amie, si me voyant attaquée par eux deux, vous ne prenez ma deffense ? – Astrée luy respondit froidement : Je tiens pour chose si veritable que la jalousie procede de l'amour, que pour ne mettre cette opinion en doute, je n'en veux point disputer, de peur d'estre contrainte (si les repliques me dafailent) d'avouer, qu'estant jalouse je n'ay point aymé, comme je vous voy forcée de confesser qu'estant jalouse de Diane vous ne l'aimez point, ou pour le moins qu'estant en doute, si la jalousie procede de l'amour, vous n'estes pas bien assurée, si vous aimez Diane. – Que je baise les mains, dit Silvandre, de ceste belle, et veritable bergere, puis que sans esgard de personne, elle a parlé à mon advantage, avac tant de verité. Astrée respondit : Si vous m'estiez obligé, ce seroit un tesmoignage que pour vous favoriser, j'aurois deguisé la verité, puis que l'on n'est point obligé à celuy qui dit vray, non plus qu'à celuy qui nous paye une dette à laquelle il est tenu. – Vous auriez raison, respondit Silvandre, si l'on prenoit toutes choses à la rigueur ; mais puis que, au siecle où nous sommes, il y a si peu de personnes qui simplement suivent la vertu, il faut avouer que nous sommes obligés à ceux de qui nous ressentons les biens-faits, encores qu'ils y soient tenus. – Mais que direz-vous, interrompit Phillis, au contraire, de l'experience que nous faisons tous les jours ? Je cognois un berger, qui ayant longuement aimé, est en fin tombé en une jalousie, qui luy ayant duré quelque temps, ne l'a pas empesché de continuer son amitié longuement apres. Osez-vous dire que c'estoit un feu estaint qui produise cette cendre ? – Il n'est pas impossible, respondit Silvandre, qu'estant sain on devienne malade, et qu'après la maladie, on retourne en santé, ny qu'un feu soit estaint et puis r'allumé. Et pourquoy une amitié ayant bruslé quelque temps ne se peut-elle esteindre par cette froide jalousie ? et la jalousie perdue, pourquoy ne deviendra-t'elle aussi ardante qu'elle fut jamais ? Mais il ne peut estre que la santé et la maladie, que le feu ardent et la cendre froide, soient en mesme temps en mesme sujet. Et pour ne perdre tant de paroles pour esclaircir d'avantage cette verité, voyons quels sont les effets de l'amour, et de la jalousie, et nous pourrons juger par eux si les causes dont ils procedent ont quelque conformité ensemble. Quels dirons-nous donc les effets d'amour ? un desir extreme qui se produit en nos ames, de voir la personne aymée, de la servir, et de luy plaire autant qu'il nous est possible. Et ceux de la jalousie, quels sont-ils ? N'est-ce point une crainte de rencontrer celle qu'on a aymée, une nonchalance de luy plaire, et un mespris de la servir ? Et qui pourra croire que ces effets si contraires procedent d'une mesme cause ? Si cela est, ne faut-il avouer que la nature se veut destruire, puis qu'elle fait produire à une mesme chose son contraire ?

Phillis vouloit respondre, mais elle alloit begayant sans sçavoir par où commencer ; dequoy Diane ne se pouvoit empescher de rire, ayant desja pris garde à la jalousie de Lycidas. Et pour la mettre encore plus en peine, prit expressement ainsi la parole : La jalousie est sans doute

signe d'amour, tout ainsi que les vieilles ruines sont tesmoignages des anciens bastimens, estans d'autant plus grandes que les edifices en ont esté superbes et beaux. Aussi crois-je qu'une petite amour ne fut jamais suivie d'une grande jalousie ; mais comme nous n'appellons pas ces ruines des bastimens, de mesme, la jalousie ne peut estre nommée amour. Et selon que je puis juger de mon humeur, si j'aymois, il ne seroit pas en mon pouvoir d'estre jalouse. Et que deviendriez-vous donc, respondit Phillis, si celuy que vous aimeriez en aymoît une autre. – Son ennemie, respondit Diane, je veux dire que je le hayrois. Ce n'est pas que je ne prevoye bien que cet accident me rapporteroit un extreme desplaisir, mais plus pour avoir esté trop longuement deceue, que trop promptement oubliée. – Et si ce berger devenoit jaloux de vous, demanda Phillis, qu'en feriez-vous ? – J'en userois tout ainsi, adjousta Diane, que s'il ne m'aimoit plus. – Mais si vous desiriez, continua Phillis, qu'il vous aimast encore, respondit Diane, car je me jugerois digne de finir miserablement, si j'aimois une personne que je sceusse ne m'aymer pas. – Ah ! Diane, dit Phillis, que vous parlez librement ! – Et vous, Phillis, repliqua Diane, que vous disputez passionnément ! Que si vous avez affaire de quelque remede pour ce mal, ou prenez celuy que je vous donne, ou vous armez de patience pour supporter tous les desplaisirs qui vous en viendront, et soyez assurée qu'ils ne seront pas petits.

Ainsi alloient discourant ces belles et sages bergeres avec Silvandre. Et parce qu'Astrée cogneut que si ces propos continuoient d'avantage, ils pourroient peut-estre amener quelque alteration, elle les voulut interrompre ; et ne le pouvant faire plus à propos qu'en se levant, elle feignit de se vouloir promener. Et ainsi prenant Diane d'une main, et Phillis de l'autre, elle se leva, disant qu'elles avoient demeuré trop longuement en ce lieu, et qu'il seroit bon de se promener. Lors Silvandre, voulant aider à sa maistresse, laissa choir sans y penser la lettre qui lui avoit esté mise la nuict dans la main. Et parce que Phillis avoit esté mise la nuict dans la main. Et parce que Phillis avoit tousjours l'œil sur luy, elle ne fut pas plustost à terre, qu'elle la releva, sans que le berger s'en apperceut, et la portant vers Astrée, vouloit la lire, avant que de la luy rendre ; mais soudain qu'elle et la triste bergere jetterent les yeux dessus, il leur sembla de voir de l'écriture de Celadon. Cette representation toucha si vivement Astrée, qu'elle fut contrainte, laissant Diane avec Silvandre, et tirant Phillis apres elle, de s'asseoir à terre où Phillis s'estant mise à genoux, et luy voyant le visage tout changé : Qu'est cecy, ma sœur, luy dit-elle, et quel est le mal qui vous est si promptement survenu ? – Mon Dieu, ma sœur, respondit Astrée, quel tremblement de genoux m'a surprise ! et en quel trouble m'a mise la veue de cette lettre ! N'avez-vous point pris garde, dit-elle, à la façon de ceste écriture, et combien les traits en sont semblables à ceux de mon pauvre Celadon ? – Et pour cela, respondit Phillis (qui ne desiroit pas que Silvandre se prit garde de ce trouble) faut-il vous estonner de ceste sorte ? c'est peut-estre veritablement une de ses lettres, qui est tombée entre les mains de Silvandre, et qu'amour vous veut rendre comme chose qui vous est deue. – Helas ! ma sœur, respondit Astrée, cette nuict mesme il m'a semblé de le voir si triste et pasle, que je m'en suis esveillée en sursaut. Elle vouloit continuer, quand Diane et Silvandre survindrent, bien en peine de la voir si tost changée de visage. Mais Phillis qui en toute façon vouloit cacher cette surprise au berger, fit signe à Diane, et puis s'adressant à Silvandre : Berger, luy dit-elle, Astrée voudroit bien pouvoir parler librement à Diane, si Silvandre n'y estoit pas, ou s'il n'estoit pas berger. – Mon ennemie, respondit-il, nostre haine n'est point si grande qu'elle me face manquer de discretion envers Astrée ; outre que je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable que les bergers oyent tous les secrets des filles. Je me retiray donc dans ce bocage voisin, attendant que vous m'apelliez. Et à ce mot faisant une grande reverence à Diane, il se retira sous ces arbres qu'il leur avoit monstrez. Et pour ne demeurer

oisif, prenant son cousteau, se mit à descouper l'escorce des arbres, cependant que Diane s'approchant d'Astrée apprit de la bouche de Phillis le trouble où l'avoit mise la veue d'une lettre que Silvandre avoit laissé choir, pour la ressemblance qu'elle avoit à l'écriture de Celadon. Et lors, la luy monstrant, apres qu'elle l'eust long temps considerée : Ce seroit, dit Diane, une tres-bonne nouvelle que celle que Silvandre, sans y penser, vous auroit donnée, si Celadon avoit escrit ceste lettre, car c'est sans doute que ceste escriture est nouvellement faite, et qu'il semble qu'elle vient d'estre écrite à l'heure mesme ; de sorte que si c'est Celadon, soyez seure qu'il n'est pas mort. Mais voyons ce qu'il y a dedans ; peut-estre y apprendrons-nous d'avantage. Et lors, la desployant, elles virent qu'elle estoit telle.

A la plus aymée et plus belle bergere de l'univers,
le plus infortuné et plus fidelle de ses serviteurs
envoie le salut que la fortune luy denie.

Mon extreme affection ne consentira jamais que je donne le nom de peine et de supplice à ce que vostre commandement m'a fait ressentir ny ne souffrira jamais, que la plainte sorte de ceste bouche, qui n'a esté destinée que pour vostre louange. Mais elle me permettra bien de dire que l'estat où je suis, qu'un autre trouveroit peut estre insupportable, me contente, d'autant que je sçay que vous le voulez et l'ordonnez ainsi. Ne faites donc point de difficulté d'estendre plus outre encor, s'il se peut, vos commandements, et je continueray en mon obeissance, à fin que si durant ma vie je n'ay peu vous asseurer de ma fidelité, les champs Elysées pour le moins, et les ames bien-heureuses qui y sont, recognoissent que je suis le plus fidelle, comme le plus infortuné de vos serviteurs.

Ah ! ma sœur, interrompit Astrée, que c'est bien Celadon, qui a escrit ces paroles ! je le recognois à la façon d'escire et de parler ; mais y a-t'il long temps ? – Elle n'est point dattée, respondit Diane, qui la tenoit entre les mains, mais à l'écriture je jugerois, comme je vous ay dit, qu'elle est fort fresche ; et de fait, voicy encor de la poussiere qui tient contre l'ancre. – Ma sœur, adjousta Phillis, ce qu'il faudroit sçavoir de Silvandre, mais avec discretion, c'est le lieu où il l'a trouvée, ou qui l'a luy donnée. – Si vous pouvez, respondit Diane, s'adressant à la triste bergere, remettre un peu vostre visage, à fin qu'il n'y cognoisse point de changement, je m'asseure que nous sçaurons de luy tout ce que nous voudrons. Et parce qu'il vous seroit difficile de le pouvoir faire si promptement, je m'en vay seule luy en parler, et puis vous nous viendrez trouver. A ce mot, elle s'en alla vers Silvandre, qui s'estoit arresté au premier arbre qu'il avoit trouvé pour y graver avec la pointe d'un cousteau les chiffres de sa maistresse et de luy, mais ayant du temps de reste, et rencontrant par hazard une pierre assez tendre au pied de l'arbre, il grava un quadran dont l'esguille tremblante tournoit du costé de la Tramontane, avec ce mot : J'EN SUIS TOUCHÉ. Voulant signifier que, tout ainsi que l'esguille du quadran estant touchée de l'aimant se tourne tousjours de ce costé là, parce que les plus sçavans ont opinion que, s'il faut dire ainsi, l'element de la calamite y est, par ceste puissance naturelle, qui fait que toute partie recherche de se rejoindre à son tout : de mesme son cœur, atteint des beautez de sa maistresse, tournoit incessamment toutes ses pensées vers elle. Et pour mieux faire entendre cette conception, il y adjousta ces vers :

MADRIGAL

L'esguille du quadran cherche la tramontane,
Touchée avec l'aimant :
Mon cœur aussi, touché des beautez de Diane,
La cherche incessamment.

Lors qu'elle l'aborda, il parachevoit d'y graver les chiffres, et la voyant venir, s'en alla tout joyeux vers elle, en luy disant: Quel bon-heur est celuy qui vous amene vers moy, ma belle maistresse? – Il est, respondit-elle, encore plus grand que vous ne le pensez, puisque je ne viens pas seulement vous trouver, mais je laisse pour vous les deux plus grand que vous ne le pensez, puisque je ne viens pas seulement vous trouver, mais je laisse pour vous les deux plus grandes ennemies que vous ayez. – Si est-ce, respondit-il, que je crains bien d'avantage vos coups. – Mes coups, dit la bergere, n'offencent point, ou s'ils offencent, ce ne sont que ceux qui le veulent ainsi. – Il est vray, adjousta le berger, qu'ils n'offencent que ceux qui le veulent, mais c'est la raison aussi pourquoy il y en a tant de blessez ; car tous ceux qui vous voyent, desirent d'en recevoir des blessures. – Les coups, repliqua Diane, qui sont desirables, ne doivent point estre redoutez. – Vos blessures, respondit Silvandre, sont desirées, et non desirables, et sont redoutables, et non redoutées. Que si j'ay dict que je les craignois, ç'a esté plustost pour monstrier ce que je devois faire, que ce que je faisois. – Je m'en remets, dit la bergere, à ce qui en est, et me mocque bien de vous, si vous connoissiez vostre bien, que vous ne le suiviez. Mais pour changer de discours, dites-moy, berger, je vous prie, de qui est cette lettre, et à qui elle s'adresse?

Silvandre, ne sçachant comme il l'avoit perdue, lui repondit ainsi : Mon cœur, et vos yeux, quand ils se regardent dans quelque fontaine, vous respondront pour moy qu'elle s'adresse à vous, comme à la plus aymée et plus belle bergere de l'univers ; et vos rigueurs et mon affection vous rendront tesmoignage qu'elle vient de moy le plus infortuné comme le plus fidelle de vos serviteurs. – Mais, luy dit Diane (et en ce mesme temps Astrée et Phillis arriverent), si ceste lettre vient de vous, pourquoy ne l'avez-vous pas escrite ? – Parce, dit-il, que j'ay trouvé un meilleur secretaire que je ne suis pas ; et faut par force que j'avoue qu'elle doit bien avoir quelque chose de sur-naturel, puisque j'y ay trouvé mes conceptions sans l'avoir escrite, et que la tenant presque tout à cet-heure entre les mains, je la voy entre les vostres, sans la vous avoir donnée. Mais le demon, qui pour moy en a esté le secretaire, me l'a derobée, ou plustost ravie, voyant que j'estois trop paresseux à la vous presenter ; et toutesfois mon dessein n'estoit que d'attendre que vous fussiez seule. – Et comment l'entendez-vous ? respondit Diane. Pensez-vous qu'en particulier je vueille recevoir des papiers que je refuse en general ? – Ce n'estoit pas, replique le berger, pour vostre consideration, mais pour la mienne, que j'avois fait ce dessein, aimant mieux recevoir un refus de vous, sans tesmoin, que non pas devant les yeux de mon ennemie. Mais, à ce que je voy, celuy qui avoit pris la hardiesse de l'escire pour moy, a bien sceu trouver l'adresse pour vous la faire voir. – Je reçoy, dit Diane, vostre excuse, à condition toutesfois que vous me direz qui a esté vostre secretaire. – Cette nuict, respondit le berger, apres avoir longuement pensé et repensé à ma vie, je me suis endormy dans un bois qui n'est pas loing d'icy, et le matin, à mon reveil, je me suis trouvé la lettre en la main. D'abord j'ay esté fort estonné, mais l'ayant leue, j'ay bien recogneu que le demon qui m'ayme et qui prend la peine de ma conduite, lisant en mon imagination ces mesmes pensées, les a escrites dans ce papier pour les vous représenter. Phillis, qui estoit accorte, voyant que Diane ne luy respondit rien, luy demanda s'il sçauroit bien trouver le chemin de ce bois. Non pas, dit-il, s'il n'y a que vous qui vueillez y aller ; mais, s'il plaist à ma maistresse, je l'y conduiray, et m'asseuré que les arbres qui m'ont ouy presque toute la nuict, racontent encores mes discours entre eux. Astrée, desireuse de voir ce lieu, fit signe de l'œil à Diane qu'elle le prist au mot : qui fut cause que la bergere, apres luy avoir demandé s'il y avoit assez de jour pour aller et revenir, et ayant sceu qu'ouy, le pria de les y conduire toutes. Le berger, qui estoit plein de courtoisie, et qui, outre cela, ne desiroit rien avec tant de passion, que de faire service à la belle Diane, s'offrit fort librement de leur en monstrier

le chemin ; de sorte que Diane, se tournant vers les autres bergeres, afin de mieux cacher le dessein d'Astrée, les pria fort particulièrement de vouloir luy donner le reste de la journée, et de prendre la peine de faire ce voyage avec elle ; qu'en eschange elles pourroient une autre fois disposer d'elle avec la mesme liberté. Astrée, qui estoit bien aise que Silvandre creust que Diane estoit la cause de ce dessein, respondit qu'elle la suivroit tousjours par tout où elle voudroit. Et ainsi, n'attendant plus de se mettre toutes en chemin, que pour ne sçavoir à qui remettre la garde de leurs troupeaux, quelques uns de leurs voisins arriverent, qui s'en chargerent librement ; et lors Silvandre, prenant un sentier qu'il jugea le plus court, se mit devant pour les conduire. Tant que le chemin fust estroit et malaisé, Silvandre marcha tousjours le premier ; mais soudain qu'ils furent entrez dans les prez, dont les rives du Lignon sont presque par tout embellies, il attendit les bergeres, et voulut aider à sa maistresse. Elle qui avoit desja de l'autre costé Phillis, qui s'estoit mise entre elle et Astrée, et les tenoit sous les bras, receut le berger de bon cœur pour ne se lasser tant par la longueur du chemin, et luy donnant le bras gauche : Vous, dit-elle, Silvandre, je vous tiens pour me servir en ce voyage, et vous Phillis, pour estre ma compagne. Phillis, qui estoit bien aise de faire parler Silvandre pour desennuier la compagnie, et qui, outre cela, ne vouloit qu'un mot tant à son avantage, fut prononcé par Diane sans estre remarqué, s'adressant au berger, luy demanda que luy sembloit de cette faveur ? – Qu'elle est plus grande que nous ne meritons, respondit Silvandre. – Mais, repliqua Phillis, comment recevez-vous la difference qu'elle met entre nous ? – Comme un fidelle serviteur reçoit ce qui est agreable à sa maistresse. – Ce n'est pas, adjousta la bergere, ce que je vous demande, mais si, voyant la grande faveur que nostre maistresse me fait, vous qui mesprisez si fort la jalousie, n'en avez point de ressentiment ? – Je voy bien, dit-il, que vous mesurez mon affection à la vostre, puis que vous pensez que chose qui plaise à ma belle maistresse me puisse estre ennuyeuse. Et quand cela ne seroit pas, j'aurois trop peu de cognoissance d'amour, si je ne recevois pour tres-grande la faveur qu'elle vient de me faire à vostre desavantage. Diane sousrit oyant ceste response, et Phillis, qui attendoit tout le contraire, en demeura si surprise, que s'arrestant tout court, elle considera quelque temps le berger. Mais luy, recommençant à marcher : Phillis, dit-il, ce rire n'est qu'une couverture de vostre peu de replique ; aussi ne vous ay-je peu jusques icy faire entendre, ny par mes parolles, ny par mes actions, un seul des mysteres d'amour, quelque peine que j'a aye mise. Mais je n'en accuse que le défaut de votre amitié. – Si c'est avec l'entendement, dit Phillis, que nous entendons, il faudroit m'accuser plustost, si je n'entens pas ces mystères, d'avoir peu d'entendement que non pas peu d'amitié, puis que l'intelligence n'est pas en la volonté. – Vous vous trompez, respondit le berger, et voicy un de ces mysteres qui vous sont inconnus, et dont il ne faut accuser, ny vostre entendement, ny vostre volonté, mais ceste belle Diane. – Et comment, dit Diane, me voulez-vous rendre coupable de l'ignorance de Phillis ? – Je ne vous en juge pas coupable, belle maistresse, repliqua Silvandre, mais je dy que vous en estes la cause, ainsi que me l'a déclaré un ancien oracle, par lequel, continua-t'il se tournant vers Phillis, j'apprens que je suis plus aimé de nostre maistresse que vous. Astrée qui jusques alors n'avoit point parlé. Voicy, dit-elle, les discours les plus obscurs, et les raisons les plus embrouillées que j'ouys jamais. – Si vous me donnez le loisir, respondit Silvandre, de m'esclaircir, je m'asseure que vous l'advouerez comme moy. Et pour le vous faire mieux entendre, je redis donc encor' une fois, que le sujet, pour lequel Phillis ne comprend les mysteres de ce grand dieu d'amour, c'est parce qu'elle n'aime pas assez ; et que de ce defaut d'amitié, il n'en faut point accuser sa volonté, mais Diane seulement, ainsi que nous l'apprend cet ancien oracle par lequel je connois que je suis plus aimé d'elle que Phillis, et en voicy la raison. Lors que vous desirez de sçavoir quelle est la volonté d'un dieu, à

qui vous adressez-vous pour l'apprendre ? – C'est sans doute, répondit Phillis, à ceux qui sont prestres de leurs temples, et qui ont accoustumé de servir à leurs autels. – Et pourquoy, adjousta le berger, ne vous adressez-vous plustost à ceux qui sont les plus sçavans, que non pas aux ministres de ces temples, qui le plus souvent sont ignorans en toute autre chose ? – Parce, repondit-elle, que chaque dieu se communique plus librement à ceux qui sont initiez en ses mysteres, et familiers autour de ses autels, qu'aux estrangers, encores qu'ils soyent savans. – Voyez, reprit alors Silvandre, quelle est la force de la verité, puis qu'elle vous contraint mesme de la dire contre vostre intention ; car si vous n'entendez pas les mysteres d'amour, n'est-ce pas signe que vous luy estes estrangere, puis que vous advouez que les dieux se communiquent plus librement à ceux qui servent leurs temples et leurs autels. Mais comment peut-on servir les temples et les autels d'amour, sinon en aimant ? Le sacrifice seul des cœurs est celuy qui plait à ce dieu. Ne voyez-vous donc, Phillis, que si vous ignorez ces mystères, ce n'est pas faute d'entendement, mais d'amour ? – Et quand cela seroit, répondit Phillis (ce que je n'advouray jamais), comment accuseriez-vous Diane du defaut de mon amitié ? Est-ce, peut-estre, qu'elle ne soit pas assez belle, ou que les merites luy defaillent pour se faire aymer ? Voicy, répondit froidement Silvandre, un second mystere de ce dieu, qui n'est pas moindre que celuy que je viens de vous expliquer. Diane n'a nul defaut, ny de beauté, ny de merite, d'autant qu'en chose si parfaite qu'elle est, il n'y en peut avoir, non plus qu'en vostre volonté. Car il ne tient pas à vous que vous ne l'aimiez beaucoup, et que vostre amour n'egale les perfections que vous remarquez en elle ; mais il vous est impossible, parce qu'elle ne vous aime pas, suivant cet oracle, dont je vous ay parlé. Jadis Venus, voyant que son fils demuroit si petit, s'enquit des dieux, quel moyen il y avoit de la faire croistre : à quoy il luy fust respondu qu'elle luy fist un frere, et qu'il parviendroit incontinent à sa juste proportion, mais que tant qu'il seroit seul, il ne croistroit point. Et ne voyez-vous pas, Phillis, que ceste sentence est donnée contre vous, et en ma faveur ? car si vostre amour demeure petit et presque nain, c'est qu'il n'a point de frere. Que si au contraire le mien surpasse toutes les choses plus hautes, c'est que ceste belle Diane luy en a fait un qu'il aime, qu'il honore, voire puis-je dire, qu'il adore. – Et croyez-vous, repliqua Phillis, que vous soyez plus aimé d'elle que je n'en suis ? – Il n'en faut non plus douter, répondit le berger, que de la verité mesme. Les dieux ne mentent jamais, les oracles sont les interpretes de leurs volontez ; et comment oseriez-vous taxer l'oracle de mensonge ? Non, non, Phillis, puis que j'aime ceste belle Diane plus que vous ne l'aimez, ne doutez point qu'elle n'aime aussi d'avantage, autrement les dieux seroient des abueurs, et non pas des dieux. – On se trompe, adjousta Phillis, bien souvent en l'intelligence des oracles. – Il est vray, répondit Silvandre, mais quand cela est, l'evenement contraire le descouvre incontinent ; et ainsi on ne demeure pas longuement abusé. Mais de celuy dont je parle, nous ressentons et vous et moy l'effect si conforme, que ce seroit impieté d'en douter, puis que, quoy que vous vueillez, vous ne pouvez rendre vostre amour si grande que la mienne. Et voicy ce qui le confirme encore d'avantage : n'est-ce pas une commune opinion, qu'il faut aimer pour estre aimé ? – Et quoy, interrompit Phillis, vous pensez en aimant beaucoup, vous faire beaucoup aimer ? – Si je voulois, dit le berger, vous expliquer encore ce mystere d'amour, peut-estre seriez-vous aussi prompte à l'advouer, que vous l'avez esté à m'interrompre ; et toutesfois ce n'est pas ce que je voulois dire, mais seulement que si pour se faire aimer, il faut aimer, il n'y a point de doubté que Diane, qui me contrainct de l'aimer avec tant d'affection ne m'aime ardamment. Phillis demeura muette, ne sachant que respondre au berger, qui à la verité deffendoit trop bien sa cause. Astrée, s'approchant de l'oreille de Diane : Ne me croyez jamais pour veritable, dit-elle le plus bas qu'elle peut, si ce berger en feignant ne s'est laissé prendre à bon escient, et s'il n'a fait comme

ces enfants qui passent tant de fois le doigt autour de la chandelle pour se jouer, qu'en fin ils s'y bruslent. Diane luy respondit : Cela pourroit estre, si j'estois aussi capable de brusler, qu'il le pourroit estre d'estre bruslé. Que si toutesfois il a fait la faute, la peine en soit à luy : car quant à moy, je ne pretens point y participer. Ces propos à l'oreille eussent continué davantage, si Phillis qui estoit entre deux ne les eust interrompus, leur reprochant qu'elles tenoient le party de Silvandre. Ce n'est pas cela, respondit Diane, mais nous disons bien que vous ne devez plus disputer contre luy, car il en sait trop pour vous. – Si veux-je encor, dit-elle, sçavoir de luy comment il entend, que ce que vous avez dit au commencement est plus à son avantage qu'au mien, parce que je ne puis comprendre, que ce ne me soit plus d'honneur, puis que vous m'eslisez pour vostre compagne. – A vous, respondit le berger, l'honneur, et à moy, l'amitié. – Non, non, repliqua la bergere, ce nom de compagne est plein d'amitié et d'honneur, car il signifie presque un autre nous mesmes. – Si m'advouerez vous, respondit Silvandre, que l'amitié et la flaterie ne peuvent non plus estre ensemble que deux contraires ; or si la personne du monde que vous aimez le plus, vous venoit dire, que vous estes aussi parfaite qu'une déesse, ne jugeriez-vous pas que ce seroit flaterie, et qu'elle ne vous aimeroit point ? Et pourquoy, pauvre abusée que vous estes, ne faites-vous un mesme jugement de Diane lors qu'elle vous dit, que vous estes sa compagne, c'est à dire, ainsi que vous l'expliquez vous-mesme, semblable à elle, puis que ses perfections la relevent de sorte par dessus toutes les femmes qu'il n'y a pas plus de difference des hommes aux dieux, que de vous à elle ? Aveugle Phillis, ne voyez-vous point, que ceste douce parolle, qui vous agrée si fort, n'est qu'une pure flaterie, dont ma belles maistresse use envers vous, pour recognoistre en quelque sorte la foible amitié que vous luy portez ? car ne pouvant vous aimer, elle veut vous contenter par ce moyen. Vous prenant donques pour compagne, c'est signe de flaterie, et cette flaterie, de peu d'amitié ; et, au contraire, me prenant pour son serviteur, elle montre la bienvueillance qu'elle me porte, puis que je suis capable de cette faveur, s'il y a quelque mortel qui le soit. – O outrecuidance ! s'escria Phillis. – O amour ! respondit Silvandre. – Et quoy ? repliqua la bergere, vous pensez donc estre digne de servir celle de qui les merites outrepassent toutes les choses mortelles ? – Les plus grands dieux, adjousta le berger, sont servis par des hommes, et se plaisent de leur voir rendre ce devoir, et cette reconnoissance. Et pourquoy, si je suis homme, comme je pense que vous ne doutez pas, ne me voulez-vous permettre que je serve et adore ma déesse, mesme ayant esté esleu à ce saint devoir par elle-mesme ? Phillis ayant quelque temps, sans parler, considéré les raisons de Silvandre, toute confuse, ne sçavoit que luy respondre, luy semblant que veritablement Diane faisoit plus de faveur au berger qu'à elle. Et pource, luy adressant sa parolle : Mais, ma maistresse, luy dit-elle, quand j'ay bien pensé à ce que mon ennemy me dit, je trouve qu'il a raison, et que veritablement vous le favorisez d'avantage. Serait-il possible que vous l'eussiez fait à dessein ? Si cela estoit, j'aurois bien occasion de me plaindre, et de trouver mauvais, qu'à mes despens il fust tant advantagé par dessus son merite. – Je voy bien, respondit froidement Diane, que l'opinion a plus de puissance sur vous que la verité, et que c'est par elle que vous estes conduite. Il n'y a pas presque un moment que vous estiez glorieuse de la faveur avec laquelle je vous avois preferée à Silvandre ; et voilà qu'incontinent cette opinion estant changée, vous vous plaignez du contraire, en sorte que j'y bien à craindre, que vostre amitié de mesme ne soit toute en opinion. – Et comment, ma belle maistresse, dit Silvandre, en pourriez-vous douter, puis qu'elle ne dit pas un mot qui ne vous en rende tesmoignage ? Ne voilà pas une belle amour que la vostre, Phillis, qui vous fait trouver les action de vostre maistresse mauvaises ? – Et si elles sont à mon desavantage, dit la bergere, voulez-vous que je les trouve bonnes ? Il faudroit bien estre sans sentiment ! – Non pas cela, repliqua Silvandre, mais avoir plus

d'amour que vous n'avez pas. Et quoy ! ne voudriez-vous point que Diane se conduisit à vostre volonté ? – Pleust à Dieu, dit-elle, j'aurois pour le moins autant d'avantage sur vous, qu'il semble qu'elle vous en donne sur moy. – Mais si cela estoit, adjousta le berger, dites-moy, Phillis, qui seroit de vous deux la maistresse, et qui le serviteur ? En verité, bergere, je ne pense pas que vous ayez esté esgratignée de la moindre de toutes les armes d'amour. Astrée qui escoutoit leur different sans parler, fut en fin contrainte de dire à Diane : Je pense, sage bergere, qu'en fin ce berger osterà du tout la parole à Phillis. – Mais plustost l'amour, respondit Silvandre, car jusques icy elle a pensé qu'elle aimoit, et maintenant elle voit le contraire. Ces belles bergeres alloient de cette sorte, trompant la longueur du chemin. Et parce que c'estoit sur le haut du jour, et que le soleil estoit en sa plus grande force, elles demanderent à Silvandre s'il y avoit beaucoup de chemin jusqu'au lieu où il les vouloit conduire. Et ayant sceu qu'elles n'en avoient encores fait la moitié, elles resolerent de s'arrester à la premiere fontaine, ou sous le premier bel ombrage qu'elles rencontreroient ; car Silvandre leur dict qu'elles en trouveroient une bien tost, où mesme il y avoit un cerisier tout chargé de fruicts. En cette resolution, elles redoublerent leurs pas ; mais la rencontre qu'elles firent de Laonice, de Hylas, de Tircis, de Madonte, et de Tersandre, les arresterent quelque temps. Ces bergers et bergeres alloient se promenant ensemble, cherchant les fresches ombres, et les agreables sources des fontaines, parce qu'estant estrangers, et n'ayant nul troupeau à garder, ils n'employoient le temps qu'à passer leur vie le plus doucement qu'il leur estoit possible. Et ayant ce jour là fait dessein de ne s'abandonner point, ils s'alloient promenant contremont la douce et delectable riviere de Lignon. Or cette troupe s'estant rencontrée, Hylas, laissant incontinent Laonice, s'en vint vers Phillis, et quoy qu'elle sceut faire, si fallut-il qu'elle laissast Astrée et Diane ; dequoy Silvandre ne fut point marry, luy semblant qu'il possedoit plus absolument sa maistresse. Tircis qui apperceut Astrée toute seule, car Tersandre conduisoit Madonte, apres luy avoir fait la reverence, s'offrit de luy aider. Elle qui estimoit infiniment la vertu de ce berger, outre qu'il luy sembloit que leurs fortunes avoient beaucoup de conformité, le receut fort volontiers.

De sorte que chacun avoit compagnie, sinon Laonice qui, comme j'ay dict autresfois, nourrissoit en son ame un si extreme desir de vengeance contre Phillis et Silvandre, que tout son dessein estoit de trouver quelque bonne occasion de leur nuire. Et pour venir à bout de son entreprise, elle alloit espiant toutes leurs actions et escoutoit le plus qu'elle pouvoit leurs discours, principalement quand elle voyoit qu'ils parloient bas et en secret, et qu'elle remarquoit à leurs gestes que c'estoit avec affection.

Elle avoit desja esté cause en partie de la jalousie de Lycidas, et depuis avoit beaucoup appris des nouvelles de Silvandre et des autres bergeres, plus toutesfois par ses soupçons que par toute autre chose. Mais, à cette rencontre, elle en reconnut bien d'avantage, et y devint si sçavante, comme nous dirons, qu'elle en sceut presque autant qu'eux-mesmes. Aussi, n'y ayant personne en la compagnie qui soupçonnast le dessein qu'elle avoit, elles les escoutoit librement, et s'en approchoit sans qu'ils s'en donnassent garde. Elle donc, n'ayant rien qui la divertit, apres avoir consideré tous ces bergers et bergeres, se vint mettre le plus près qu'elle peut de Silvandre qui conduisoit Diane, parce que c'estoit celuy à qui elle vouloit le plus de mal, et ayant desja quelque opinion de ceste amour elle desiroit avec passion d'en découvrir d'avantage.

Diane qui n'avoit point de dessein sur Silvandre, quoy qu'elle luy voulut plus de bien qu'au reste des bergers de Lignon, ne se soucioit point que ses parolles fussent ouyes ; et Silvandre n'y prenoit pas garde, parce que du tout attentif à ce qu'il disoit à sa maistresse, il ne voyoit presque le chemin par où il passoit, qui fut cause que Laonice les peut escouter aisément. Or

ce berger, aussi tost qu'il se vit seul pres de Diane : Et bien, ma belle maistresse, luy dit-il, quel juement ferez-vous de Phillis et de moy ? – Que Phillis, repondit-elle, est la personne du monde qui sçait le plus mal mentir, et que Silvandre est le berger que je vis jamais qui dissimule le mieux ; car il est certain que vous contrefaites mieux le passionné que personne du monde. – Ah ! bergere, reprit Silvandre, qu'il est aisé de contrefaire ce que l'on ressent veritablement ! – Voilà pas, repliqua Diane, ce que je dis ? jamais je n'eusse creu que pour une feinte passion, l'on eust peu controuver des paroles et des actions si approchantes du vray. Ah ! Diane, continua le berger, combien sont mes actions et mes paroles impuissantes à declarer la verité de mon affection ! Si vous pouviez aussi bien voir mon cœur que mon visage, vous ne feriez pas ce jugement de moy ; car il faut enfin que je vous advoue, la gageure de Phillis avoir bien esté cause que ce berger (je ne sçay si je dois dire heureux ou mal-heureux) a eu plus souvent l'honneur d'estre prés de vous. Mais que je me sois arresté aux bornes de nostre gageure, ha ! belle maistresse, ne le croyez pas, vous avez trop de perfections, et j'ay eu trop de commodité de les recognoistre, pour ne les aimer que par semblant. Le Ciel me soit tesmoin, et j'en atteste les déitez de ces lieux solitaires, que je vous aime avec une aussi veritable affection comme il est vray que je suis Silvandre.

Ce qui estoit cause que le berger parloit de cette sorte, c'estoit qu'il voyoit bien que dans peu de jours le terme de trois mois finissoit et qu'apres il luy seroit beaucoup plus difficile de l'entretenir de son affection, recognoissoit assez l'humeur de cette bergere, de sorte qu'il se resolut de prevenir ce temps. Et quoy que cela rapporta peu à son dessein, si ne luy fut-il du tout inutile, car il commença d'accoustumer sa bergere à semblables discours, qui peut-estre n'est pas un des moindres artifices dont un amant avisé se doit servir, d'autant que la coustume nous rend les choses aisées, qui du commencement nous estonnent, et que nous jugeons presque impossibles. Diane oyant ces paroles, encore qu'elle jugea bien qu'elles estoient veritables, si ne fit-elle semblant de les croire, mais continuant comme elle avoit commencé : Et cecy, dit-elle, berger, me fortifie encore plus en l'opinion que j'ay conceue de vous, et pour vous tesmoigner que je dis vray, regardez avec quelle froideur je vous escoute et vous respons ; car si j'avois autre creance de vos paroles, soyez certain que le premier mot que vous m'en avez dit, eust esté le dernier que j'eusse escouté. Silvandre vouloit respondre, mais il en fut empesché par une rencontre qu'ils firent. Astrée et Tircis alloient les premiers, Phyllis et Hylas apres, puis Madonte et Tersandre, et en fin Diane, et Silvandre, et apres eux la malicieuse Laonice. Suivant de cette sorte le sentier que Silvandre leur avoit monstré, ils approcherent sans faire beaucoup de bruit d'un fort agreable bocage, qui estoit sur leur chemin.

Et parce que les discours d'Astrée et Tircis n'estoient pas de ceux qui arrestent toutes les forces de l'esprit, comme n'estant que de choses indifferentes, ils prirent garde que dans le plus espais de l'ombrage, il y avoit trois bergeres avec le gentil Paris, fils d'Adamas. Pour les bergeres, elles estoient incogneues à Astrée. Quant à Paris, il s'estoit depuis quelque temps rendu si familier parmi toute cette troupe, à cause de l'amour qu'il portoit à Diane, qu'il n'y avoit celle de tout leur hameau qui ne le recongneust, voire qui ne l'aimast Aussi pour se rendre plus agreable, toutes les fois qu'il venoit voir sa maistresse, il prenoit les habits de berger comme j'ay dit, et avec une houlette en la main, vivoit parmi cette troupe comme s'il eust esté de mesme condition, tant l'amour a de force à despouiller les ames mesmes plus genereuses de toute ambition. Et parce qu'à l'heure que cette troupe vint en ce lieu, l'une des bergeres chantoit, Astrée et Tircis s'arresterent tout court, et se tournant vers ceux qui venoient apres eux, leur firent signe d'aller doucement. Mais d'autant que la chanson estoit presque finie, ils n'ouïrent que ce dernier couplet:

MADRIGAL

Quoy? vous ay-je offensée,
D'effect, ou de pensé?
D'effect, il ne peut estre,
Si mon penser l'a fait, il est un traistre.

Cette bergere avoit la voix si douce, que toute la troupe survenue fut bien marrie qu'elle eust si tost achevé. Mais Hylas, qui avoit quitté Phillis, pour s'en approcher d'avantage, n'eut plustost jetté les yeux dessus qu'il les recogneut. Que si quelqu'un eust pris garde à luy, il eust bien veu à son action, que ces bergeres ne luy estoient pas incogneues ; toutesfois, pour ouyr ce qu'elles diroient, il se contraignit le plus qu'il luy fut possible. Il ouyt donc que cette derniere, apres avoir chanté : Or sus, dit-elle, gentil berger, puis que nous avons satisfait à vostre curiosité, acquitez-vous de la promesse que vous nous avez faite. — Je ne vous desdiray jamais, respondit Paris, de chose qui soit en ma puissance.

Et lors, prenant une harpe que ces bergeres avoient, il chanta sur cest instrument de ceste sorte:

CHANSON

I

Quand Hylas apperceut les yeux
De Phillis sa belle maistresse :
Voit-on encore telle déesse Ailleurs,
dit-il, que dans les cieux ?

II

Phillis d'un esclat rougissant
Oyant ces mots devint plus belle :
En vain cette beauté nouvelle
Rend, dit-il, vostre œil plus puissant.

III

Elle d'un gracieux sousris
Recevant cette flatterie :
Ceszez, luy dit-il, je vous prie,
C'est faict, enfin Hylas est pris.

IV

— Mais s'il plaint, dit-elle à l'instant,
Sa liberté, qu'il la repreine.
— Vous estes, dit-il, moins humaine
En pardonnant qu'en surmontant.

V

Lien trop aymable et trop cher
Dont le captif craint qu'on le lasche :
Heureux amant, puis quil te fache
Quand tu vois qu'on te veut lascher !

Il sembloit que ces estrangers attendissent avec impatience la fin de Ceste chanson pour demander qui estoit Phillis et Hylas. — Si vous avez quelquesfois ouy parler de cette plaine de Forests, respondit Paris, et particulièrement de l'agreable riviere de Lignon, il ne peut estre que vous n'ayez ouy le nom de la belle bergere Diane, et d'Astrée. Or cette Phillis, dont vous me demandez des nouvelles, est leur plus chère compagne. Quant à Hylas, je ne vous en puis dire autre chose, sinon qu'il est estranger, mais de la plus gracieuse, et plus heureuse humeur

que j'aye jamais pratiquée; car il ne s'ennuye jamais au service d'une bergere, la quittant tousjours huict jours, à ce qu'il dit, avant que de s'y desplaire. — N'est-il pas (adjousta l'une de ces estrangeres) d'un lieu qui s'appelle Camargue, qui est en la Province des Romains ? — Et luy, ayant respondu qu'ouy. — Il suffit, continua-t'elle, que vous nous ayez dit son nom, et le lieu d'où il est ; car pour toutes ses autres conditions, nous les avons autresfois apprises à nos despens. Et apres s'estre teue quelque temps, elle reprit de cette sorte :

HISTOIRE

DE PALINICE ET DE CIRCENE

Je ne trouveray jamais estrange, gentil berger, tant que j'auray memoire de Hylas, d'ouyr dire que la plus part des choses consiste en l'opinion, puis que n'y ayant rien de si contraire que le vice et la vertu, et cettuy-cy prenant l'un pour l'autre, il nous monstre que veritablement l'opinion est celle qui met le prix à toutes choses. Et certes, c'est bien le plus inconstant de tous les esprits qui ayent jamais eu quelque opinion d'estre amoureux, et qui avec plus d'òpiniastres raisons essaye de prouver, que c'est vertu de changer, ou plustost que d'aimer en divers lieux, ce n'est pas inconstance ; et- ne faut point croire qu'il en parle contre ce qu'il en croit, parce que veritablement c'est selon son cœur.

Je me souviens qu'estant venu de Camargue à Lyon, il se laissa renfermer dans le temple parmy les filles, la veille d'une feste. Et n'eust esté la compassion que Palinice eut de luy (c'est ainsi que celle-cy de mes compagnes se nomme, dit-elle, montrant celle qui estoit plus pres de Paris), il n'y a point de doute que sa curiosité eust esté bien rudement punie. Mais elle, recognoissant que sa faute estoit procedée d'imprudence, et non de malice, en le desguisant d'un voile le fit sortir hors du temple, et l'amena jusques en son logis, qui estoit dans la demi isle, que le Rosne et l'Arar font aupres de l'Athenée. A la verité cette courtoisie fut bien assez grande pour obliger Hylas à revoir Palinice, mais sa modestie aussi estoit bien une bride assez forte, pour empescher que tout autre que Hylas ne luy eust parlé d'amour ; toutesfois il n'attendit pas la troisieme visite, sans luy en dire son opinion. Car le lendemain qu'il vint chez elle, ce fut avec autant de familiarité, que s'il eust esté tousjours nourry aupres d'elle. Vous m'avez, luy dit-il d'abord, conservé la vie. Il est bien raisonnable qu'elle soie employée à vostre service ; aussi le veux-je faire, quand ce ne seroit que pour n'estre point ingrat. Vous aussi, pour ne souiller la premiere faveur que vous m'avez faite, recevez l'offre que je vous fay de mon service, et ne croyez point qu'il y ait personne au monde qui vous puisse plus aymer que moy, ny qui en ait plus de volonté. Ma compagne, qui n'avoit pas accoustumé d'ouyr de semblables harangues, pour le commencement luy respondit assez froidement ; mais voyant qu'il continuoit, elle s'en fascha, ne pouvant, supporter qu'il luy tinst ce langage. En fin, quand par la continuation de ses visites, elle recogneut son humeur, elle ne faisoit plus qu'en rire, dequoy il ne s'offençoit point ; car il y a cela de bon, que tout ainsi qu'il vit librement avec tout le monde, il est bien aise qu'on en face de mesme avec luy. Toutesfois cette amour alla croissant, de sorte que ma compagne s'en trouva ennuyée, non pas que veritablement Hylas ne soit personne iie mérité, et qu'il n'ayt des perfections qui sont dignes d'estre aimées ; mais elle estant vefve, et ne faisant pas dessein de -se remarier, cette recherche ne pouvoit que luy estre fort desavantageuse.

En ce mesme temps il sembla que le Ciel eut pitié de Palinice, luy donnant une compagne, et bien tost deux, pour luy aider à porter un si pesant fardeau. Palinice avoit un frere qui estoit serviteur, il y avoit long temps, de Circéne (dit-elle montrant l'autre de ses compagnes qui estoit aupres d'elle) et parce que le respect a plus de puissance sur les cœurs qui ayment bien, Clorian (tel est le nom du frere de Palinice) n'avoit point encor eu la hardiesse de le dire à cette belle Circéne. Elle d'autre costé, estoit encor trop jeune pour prendre garde aux actions

qui luy en pouvoient donner cognoissance ; si bien que Clorian brusloit bien devant sa déesse, mais son sacrifice estoit inutile, n'estant pas cogneu de celle à qui il l'offroit.

Hylas cependant continuoit de voir Palinice, et parce, à ce qu'il dit, que l'un des premiers preceptes de la prudence d'amour, c'est d'acquérir les bonnes graces de tous ceux qui abouchent ou d'amitié ou de parentage à la personne aimée, il fit tout ce qu'il peut pour estre amy de Clorian ; ce qui luy fut fort aisé, pource que ce jeune homme estoit courtois et bien nay, et de son costé avoit ce mesme dessein d'estre aimé de tous. Mais d'autant que Hylas estoit plus fin et plus rusé, soit pour avoir plus voyagé, soit pour avoir plus d'aage, il se contenta de feindre ce que Clorian fit à bon escient ; et par ainsi il ne fut son amy que comme le commun, au lieu que l'autre l'aimoit comme si c'eust esté son frere. Pour le moins ce qui s'en ensuivit en donna cognoissance ; car Clorian augmentant de jour à autre en son affection envers Circéne, sans la luy oser faire sçavoir par ses paroles, Hylas en fin s'en print garde de cette sorte. Circéne estoit partie pour aller voir son pere, qui estoit tombé malade en une ville du costé des Allobroges dans le pays des Sebusiens, et sa maladie fut telle, que jamais il n'en releva depuis ; cela fut causé qu'elle demeura long temps hors de nostre ville, et que par conséquent Clorian ne la voyoit point.

Et parce qu'à ce que j'ay ouy dire, il n'y a rien qui soulage plus celuy qui ayme bien, que de penser en la personne aymée, Clorian se retiroit bien souvent en une maison qu'il avoit dans l'enceinte mesme de la ville, sur le haut de ceste montée qui va du costé des Sebusiens. De ce lieu on voit le Rosne d'un costé, et de l'autre l'Arar, et quand on veut estendre la veue, on voit du costé du Rosne la forest de Mars, ditte d'Erieu. Que si les arbres eslevez n'empeschoient l'œil, il n'y a point de doute qu'il s'esten-droit plus de ce costé là que de tout autre. Quand on se tourne vers le temple de Venus, on voit jusques aux monts des Segusiens ; quand on regarde l'Arar, on voit jusques aux Sequanois ; et quand on estend la veue entre le Rosne et l'Arar, vous voyez: jusques aux affreuses montaignes des Allobroges, par delà la plaine des Sebusiens. Que s'il n'y avoit quelques roches qui s'opposent, on verroit mesme jusques aux Secusiens ; parce qu'outre que le lieu est fort relevé, encor y a-t'il une tour qui est merveilleuse pour sa hauteur, au sommet de laquelle il y a un cabinet ouvert des quatre costez, afin qu'on puisse plus aisément jouyr de la beauté de ceste veue.

C'estoit en ce lieu que Clorian se retiroit d'ordinaire. Et quand il se pouvoit dérober des compagnies, il montoit en sa tour, et de là jettant les yeux sur la plaine des Sebusiens, il demouroit comme ravy-en sa pensés, qui ne se divertissoit jamais de Circéne, quelque objet qui se presentast à ses yeux.

Il advint que Hylas estant familier avec luy, comme je vous ay dit, ne le trouvant point dans le bas du logis, se douta bien qu'il estoit au haut de cette tour ; et parce qu'il estoit en peine de qui son compagnon estoit amoureux (car il cognoissoit bien que ces solitudes, et ces longues pensées ne pouvoient procéder d'autre chose que d'amour) il monta les degrez le plus doucement qu'il peut, et trouvant la porte entrouverte, il le vit accoudé sur la fenestre qui regardoit du costé des Sebusiens, tellement ravy en ses pensées, qu'il n'eust pas ouy tonner, tant s'en faut qu'il eust peu prendre garde au bruit que fit Hylas en ouvrant la porte et en entrant.

Et de fortune il parloit alors si haut que Hylas peut ouyr ces paroles.

SONNET

IL PARLE AU VENT

Doux Zephir que je. vois errer folatement

Entre les crins aigus de ces plantes hautaines.

Et qui pillant des fleurs les plus douces haleines.
Avec ce beau larcin vas tout l'air parfumant.
Si jamais la pitié te donna mouvement,
Oublie en ma faveur icy tes douces peines,
Et t'en va dans le sein de ces heureuses plaines.
Où mon malheur retient tout mon contentement.
Va, mais porte avec toy les amoureuses plaintes
Que parmy ces forsis fay tristement empraintes,
Seul et dernier plaisir entre mes desplaisirs.
Là tu pourras trouver sur des levres jumelles
Des odeurs et des fleurs plus douces et plus belles :

Mais rapporte-les moy pour nourrir mes desirs.
— Je vous y prends, Clorian (dit Hylas, luy jettant les bras au col, et le baisant à la joue) je confesse que vous estes le plus secret amoureux qui fut jamais, mais si ne pouvez vous plus vous cacher à moy. — Ny en ceste occasion, dit Clorian, apres l'avoir quelque temps considéré, ny en nulle autre, je ne me cacheray jamais à vous. — Je le recognoistroy bien, luy dit Hylas, si vous m'avouez librement ce qu'aussi bien je sçay desja. — Et qu'est-ce, respondit-il, que vous voulez sçavoir de moy ? — Je ne vous demande plus, repliqua Hylas, quel est vostre mal, mais seulement de qui il procede. — Ah ! Hylas, dit-il, avec un grand sous-pir ; vous avez raison de ne me demander point quel il est, car vous le jugerez assez, quand vous sçauvez qui en est la cause. Et pleust aux dieux que vous puissiez aussi bien m'y rapporter du soulagement, comme j'en desespere, et comme librement je satisferay à vostre curiosité.

Et à ce mot, s'estant assis sur un petit lict, et le prenant par la main, il luy fit tout le discours de son affection., luy disant combien le respect cni'il avoit porté à Circéne estoit grancf, puis qu'il n'avoit osé luy declarer l'amour qu'il luy portoit.

Lorsque Hylas ouyt le nom de Circéne, il luy sembla bien de Tavoir ouy nommer autres fois, sans toutesfois s'en pouvoir bien souvenir ; cela fut cause qu'il luy demanda laquelle c'estoit de toutes celles qu'il avoit veues. — Puis-que vous n'en cognoissiez point le nom, respondit Clorian, il faut croire que vous ne l'avez veue, sa beauté estant telle qu'il est impossible; qu'elle soit veue sans qu'on n'en demande le nom, et que l'amour n'en engrave en mesme temps le visage bien avant dans le cœur. Et, à la verité, quand je conte en quel temps vous estes venu en ceste ville, je pense que vous ne la pouvez avoir veue. — J'arrivay, adjousta Hylas, la veille de la derniere feste qu'on chommoit à Venus, Clorian, alors, apres avoir quelque temps pensé, luy respondit qu'il ne la pouvoit avoir veue que ce jour là : parce qu'elle partit le lendemain pour aller vers son pere, qui estoit malade dans la province des Sebusiens, d'où elle n'estoit depuis revenue. — Et bien, dit Hylas, et pour estre si belle, pensez-vous qu'elle ne vueille pas estre aimée ? Quoy donc, croyez-vous qu'il n'y ait que les laides qui vueillent souffrir de l'estre ? Tant s'en faut, si quelques unes s'en doivent offenser quand on le leur dit, ce sont les laides, parce qu'il y a apparence que l'on se mocque d'elles. — Je ne pense pas, respondit Clorian, qu'elles s'en offencerit pour estre belles, mais ouy bien pour estre honnestes. — Comment, adjousta Hylas, qu'une femme pour honnesje qu'elle soit, se puisse fascher d'estre aimée ? Ah ! Clorian mon amy, ressouvenez-vous que la mine qu'elles en font, quand on le leur dit, n'est pas pour estre marries qu'on les aime, mais pour estre en doute qu'il ne soit pas vray. Et d'effet, où est la femme, qui estant bien assurée de l'affection d'un homme, ne s'en est en fin fait paroistre tres contente, et ne luy en a rendu des tesmoignages ? Non, non, Clorian, de toutes les actions que nous faisons, apres celles qui conservent la vie, il

n'y en a point de plus naturelle, que celle de l'amour. Et tenez-vous les femmes pour tant ennemies de la nature, qu'elles hayssent ce qui est naturel ?

Je vous veux donner conseil, encor que vous ne me le demandiez, et si vous le suivez, vous verrez bien tost que je ne suis pas apprentif en semblables choses. Faites sçavoir à Circéne que vous l'aymez, et cela le plus promptement que vous pourrez ; car plus-tost elle le sçaura, plustost aussi en sera-t'elle asseurée, ret tant plustost elle vous aymera. Il n'y a point de doute qu'au commencement elle tournera la teste à costé, qu'elle vous dira qu'elle ne veut point qu'on luy parle d'amour, qu'elle faindra d'estre en colere, et de ne vouloir plus parler à vous ; mais continuez seulement, et si vous y estes, bien assidu, soyez asseuré que vous l'emporterez. Lors qu'elles nous font ces responce, et qu'elles reffusent l'affection que nous leur presentons, elles me font ressouvenir de ces mires; qui ayant visité les malades, refusent, en tendant la main, l'argent que l'on leur presente.

J'ay plus d'aage que vous, j'ay un peu couru du monde, et sur tout, j'en ay aymé plusieurs ; cela me donne l'autorité de vous en , parler plus librement, et vous ne le devez point trouver mauvais. Soyez certain que. jamais honteux amant n'eut belle amie, et que c'est fait de l'amoureux qui est respectueux. Il faut que celui qui veut faire ce mestier, ose, entreprenne, demande, et supplie, qu'il importune, qu'il presse, qu'il prenne, qu'il surprenne, voire qu'il ravisse. Et ne sçavez-vous, Clorian, comme la femme est faite ? Escoutez ce qu'en dit ce grand oracle, qui de nostre temps a parlé delà les Alpes.

MADRIGAL

Elle fuit, et fuyant elle veut qu'on attaigne :

Refuse, et refusant veut qu'on l'ait par effort :

Combat, et combattant veut qu'on soit le plus fort :

Car ainsi son honneur ordonne qu'elle feigne.

Celui qui n'a pas le courage de vivre de cette sorte, conseillez-luy seulement qu'il prenne un autre mestier que celui d'amour, car il n'y fera jamais son profit. Je veux donc conclure, que non seulement vous devez avoir la hardiesse de luy declarer vostre intention, mais devez esperer pour certain qu'elle vous aymera, pourveu que vous l'aymiez.

Je ne sçauois, gentil berger, vous redire au -long les conseils, ny les raisons de Hylas ; car, à ce que j'ay depuis sceu par Palinice, à qui son frere les a plusieurs fois racontées, il se faisoit bien paroistre maistre passé en semblables choses. Tant y a que la conclusion fut, d'autant que Clorian n'avoit pas la hardiesse de declarer à cette belle fille l'affection qu'il luy portoit, qu'aussi tost qu'elle seroit de retour (ce qui devoit estre dans peu de jours) Hylas en porteroit la parole. Ce qu'il accepta librement de faire, parce, disoit-il, qu'il s'en obligeoit deux en un coup, à sçavoir Clorian en luy rendant ce bon office, et Circéne en luy portant de si bonnes nouvelles. Il advint donc que quelque temps apres, ma compagne retourna en la ville, et quoy que la mort de son pere l'eust contrainte de porter le dueil, et que la tristesse de son ameaccompagnast fort bien l'habit qu'elle avoit, si est-ce que ce desplaisir n'avoit point amoindry sa beauté, tant s'en faut, il luy avoit adjousté je ne sçay quelle douceur au visage, qui esmouvoit tous ceux qui la voyoient, et d'amour, et d'une certaine attrayante compassion, qui la rendoit beaucoup plus agreable.

Hylas, pour satisfaire à ce qu'il avoit promis, ne sceut pas plustost son retour qu'il chercha curieusement les moyens de la voir, à quoy Palinice luy servit beaucoup, parce que son frere l'en avoit priée. Elle qui ne sçavoit point leur dessein, et qui croyoit que ce ne fust que par curiosité, fut bien aise de contenter son frere, quoy qu'il luy faschast fort de trainer cet homme apres elle. Et de fortune il se presenta une bonne occasion, car la mere de Circéne voulant faire quelque sacrifice aux dieux Mânes pour son mary, y convia Palinice, comme l'une de ses

meilleures amies : elle y alla, et avec elle Hylas.

Mais voyez s'il n'est pas aussi bon amy, que fidelle amant : il ne revit pas si tost Circéne qu'il en devint amoureux. Je dis, revit, parce que jettant les yeux dessus, il se ressouvint qu'il l'avoit veue autresfois dans le temple de Venus, lors que Palinice le sauva, et parce que dès lors il l'avoit trouvée fort à son gré, ces premieres fiames se ralumerent aysément en ce cœur, qui est aussi susceptible de l'amour, que le soulfhre le peut estre du feu. La considerant donc quelque temps fort attentivement, il se ramenteut peu à peu que Circéne es toit celle qu'il avoit veue dans le temple, et de laquelle il avoit demandé le nom à Palinice ; et se representant alors la grace qu'elle eut à chanter, et tout ce que l'amour luy fit concevoir à cette premiere veue, il oublia de sorte tout ce qu'il avoit promis à Clorian, qu'il ne pensa plus qu'à faire l'office pour soy-mesme.

Voyez combien il est dangereux d'employer un second en semblables affaires ! Il s'approcha d'elle, et apres l'avoir saluée, et que comme pleine de civilité elle luy eut rendu son salut, parce que c'est oit dans le temple, il se mit sur un genouil au plus pres d'elle qu'il peut, et suivant son humeur, se panchant un peu sur l'autre, il luy parla de cette sorte : Je voy bien, belle Circéne, que vostre veue m'est fatale, et qu'estant venu icy pour assister à un de vos sacrifices, vous y serez aussi à un des miens. Elle qui n'avoit jamais veu cet homme, ny ouy parler de luy, le regarda quelque temps au visage, et le considerant un peu, cogneut bien qu'il estoit, estranger, fust au langage, fust à l'habit, parce qu'encores qu'il le portast comme les autres de la ville, si est-ce qu'il estoit bien aisé à cognoistre, d'autant que les estrangers, quoy qu'ils se desguisent de nos habits, ont tousjours quelque air different de ceux de nostre contrée ; et me semble que les Francs ont moins cette difference que tous les autres.

Et parce que Circéne ne cognoissoit point Hylas, elle creut qu'il la prenoit pour quelque autre, et cela fut cause qu'apres avoir arresté quelque temps ses yeux sur luy, elle se tourna froidement d'un autre costé, sans luy respondre ; dequoy n'estant pas satisfait, il la tira par un des plis de sa robe. Et quoy, la belle, luy dit-il, vous ne me respondez non plus que si je ne parlois point à vous ? — Aussi crois-je, dit Circéne, que vostre parole ne s'adresse pas à moy, ou que vous vous mescontez ; car qu'est-ce que vous me 'dites de veue fatale, et de vostre sacrifice ? — Ce n'est point, dit-il, à autre qu'à vous que je parle, et ne vous prends point pour autre que pour vous mesme, c'est à dire pour la plus belle, et plus aymable que je vis jamais, et de qui la premiere veue a failly de me couster la vie, et la seconde me la ravira sans doute, si je vous trouve à cette heure aussi douce et favorable que Palinice me le fut en ce temps-là. — Et qu'est-ce, dit-elle, que Palinice fit pour vous ? — Elle me sauva la vie, respondit-il, lors que ma curiosité m'engagea dans le temple, la nuict avant la feste de Venus, et que vostre veue m'y retint plus que je ne devois. — Je n'ay point de memoire, dit Circéne, de vous y avoir veu. — Cela, repliqua Hylas, ne m'empesche pas que je ne vous ayme, et qu'au lieu d'assister à vostre sacrifice, comme j'ay pensé de faire, vous n'assistiez à celuy qu'amour vous fait de moy ; en quoy toutesfois je m'estimeray bien-heureux si j'acquiens quelque part en vostre amitié. — Je voy, dit-elle, que vous estes estranger, et que vous ne me cognoissez pas, et croy encores mieux que mon amitié vous est fort indifferente.

Et à ce mot, elle se tourna d'un autre costé, et il luy advint à propos qu'une de ses compagnes entra dans le temple, à laquelle feignant de quitter sa place par courtoisie, elle se retira au plus pres de sa mere qu'elle peut ; et durant tout le reste du sacrifice elle rie voulut s'approcher de luy. Mais Hylas n'estoit as homme pour s'arrester en si beau chemin. Il trouva donc par le moyen de Palinice, celuy d'entrer chez Circéne, et pour conclusion s'y rendit si familier, faisant tousjours croire à Clorian que c'est oit à son occasion, qu'il demeroit plus avec elle qu'en tout autre lieu. Mais ce n'estoit pas assez pour l'humeur d'Hylas de tromper son amy,

et d'aymer Palinice et Circéne, si un soir que nous nous allâmes promener contremont l'Arar, il ne m'en eust dist autant qu'aux autres, sans qu'il eust presque cognoissance de mon nom.

Hylas qui est oit aux escoutes, comme je vous ay dit, ne peut s'empescher, quoy que ce fust contre son dessein, de se monstrier à elle, et de luy dire tout à coup : Et quoy, belle Florice, avez-vous opinion que ce fust de vostre nom que je fusse amoureux ? Hylas se repentit bien de s'estre fait voir sans y penser, mais ces estrangeres furent bien plus estonnées, le voyant paroistre tant inopinément ; quoy que d'abord elles le regarderent par deux fois, avant que de le recognoistre, à cause du changement d'habits.

Mais Astrée en fut tres-ayse, qui s'ennuyoit infiniment que le long discours de cette estrangere luy retardast le contentement qu'elle esperoit de la fin de son voyage. Elle fit semblant toutes-fois d'en estre bien marrie, afin de faire comme les autres, qui tous ensemble se firent voir.

Au contraire Hylas, feignant d'avoir interrompu à dessein Florice, s'en courut l'embrasser, et puis salua les autres deux, et en fin retournant vers elle : Et bien, belle discoureuse, dit-il, ne cesserez-vous jamais de renouveler mes playes ? — J'avois opinion, dit-elle, de chanter vos louanges ; et depuis quand les estimez-vous autres ? — J'ay de tout temps, dit-il, accoustumé d'appeler chaque chose par son nom : et n'est-ce pas reblessier que de remettre le fer dans des vieilles cicatrices ? Et y a-t'il un fer plus trenchant que la veue de vos beautez, et le souvenir de mes premieres amours ? — O ! dit Florice, l'offence n'est pas grande, si je ne vous fay que cette playe, et vous ne devez pas avoir peur d'en mourir, puis que vous en sçavez de si bons remedes. Cela seroit bon, respondit Hylas, si toutes les lesseures se guerissoient par des remedes semblables. Mais n'entrons point si tost en ce discours, et me dites quel bon dessein vous conduit en ce lieu. — Ce n'est pas, respondit Florice, celuy de vous y voir. — Si vous estiez, adjousta Hylas, aussi courtoise que vous m'estes obligée, cette consideration auroit bien assez de force pour vous y conduire, vous ayant assez fait de services à toutes pour vous laisser la volonté de me revoir ; mais je voy bien que j'ay semé une terre ingrate, et qui ne rend pas la peine qu'on y prend. Quelquefois, respondit Circéne, pource que le laboureur est mauvais, et la graine mal choisie et mise hors de saison, le bon terroir rapporte des ronces au lieu du bled ; prenez garde que quelqu'une de ces choses ne soit cause de l'infertilité dont vous-nous blasmez.

— Je sçay bien, dit-il, Circéne, que comme vous avez tousjours eu beaucoup de beauté pour vous faire aimer, de mesme vous n'avez jamais eu faute de desdain pour mespriser ceux qui vous ont adorée. — Et moy, dit Palinice, je sçay encore mieux que comme vous avez tousjours esté tres-fertile en nouveaux desirs et nouvelles affections, de mesme vous n'avez jamais eu faute de paroles pour accuser autruy de vostre faute. Alors Hylas se reculant deux ou trois pas : C'est trop, dit-il, d'avoir agrave; combattre contre trois : les plus vaillants mesme ne le veulent entreprendre contre deux. A ce mot, Astrée, Diane, Phillis, et le reste de leur troupe arriverent, et furent cause que ceste dispute prit fin.



Astrée et Phillis, assises au pied d'un arbre, lisent une lettre que Céladon a adressée à Astrée et qu'il avait glissée dans la main de Silvandre pendant le sommeil de celui-ci, tandis qu'à l'écart Diane et Silvandre s'entretiennent.